

Collection

Yuri Temirkanov

ST. PETERSBURG PHILHARMONIC ORCHESTRA



DVOŘÁK

**NEW WORLD
SYMPHONY**

**SYMPHONIE DU
NOUVEAU MONDE**

RECORDED AT

**ST. PETERSBURG
PHILHARMONIA
MARCH 2011**

ENREGISTRÉ À LA
PHILARMONIE DE
SAINT-PÉTERSBOURG
EN MARS 2011

THE D.D. SHOSTAKOVICH ST. PETERSBURG ACADEMIC
PHILHARMONIA

MIRARE МІРАРЕ



YURI TEMIRKANOV

St. Petersburg *Philharmonic Orchestra*

ANTONÍN *DVOŘÁK*

SYMPHONY NO. 9 FROM THE NEW WORLD

IN E MINOR OP.95

SYMPHONIE DU NOUVEAU MONDE

EN MI MINEUR OPUS 95

- | | |
|--|-------|
| 1. <i>Adagio - Allegro molto</i> | 9'14 |
| 2. <i>Largo</i> | 11'14 |
| 3. <i>Scherzo - Molto vivace</i> | 7'21 |
| 4. <i>Allegro con fuoco</i> | 11'12 |

Enregistrement réalisé en mars 2011 à la Philharmonie de St-Petersbourg / Direction artistique : Anna Barry / Ingénieurs du son : Ilya Petrov, Alexander Gerutsky / Montage & mastering : Neil Hutchinson, Classic Sound / Conception et suivi artistique : René Martin, François-René Martin et Christian Meyrignac / Photos Yuri Temirkanov : Vladimir Postnov / Photo New-York : Getty images / Design : Jean-Michel Bouchet - LM Portfolio / Réalisation digipack : saga.illico / Fabriqué par Sony DADC Austria. / © & © 2012 MIRARE, MIR 185
www.mirare.fr





ANTONÍN *DVOŘÁK*

SYMPHONIE N°9 “DU NOUVEAU MONDE” OPUS 95



Nouveau Monde,
« parce que c'est la toute
première que j'ai écrite
en Amérique »

Antonín Dvořák

Rodolphe Bruneau-Boulmier

Sur les rives de la Moldau, par les plaines moraves, Dvořák a chanté les danses slaves, il a saisi musicalement la mélancolie et douce rêverie du pays, le charme de ces mélodies bohémiennes, cette *Dumka* (pensée musicale) ineffable que l'on chante au coucher du soleil. Avec Smetana, Janáček, Suk, il est l'expression musicale de son pays.

Si le créateur a exalté le sentiment national, il n'a jamais cessé de quêter d'autres univers sonores, d'autres mondes, à ses risques et périls.

DVOŘÁK TRAVERSE L'ATLANTIQUE ET S'INSTALLE À NEW YORK

De la Russie à l'Angleterre en passant par Berlin, Vienne ou Budapest, l'artiste - compositeur, musicien d'orchestre, professeur - est largement reconnu, admiré en Europe, lorsqu'il reçoit cette missive au sommet de sa carrière : « Accepteriez-vous la position de Directeur du Conservatoire National de Musique de New York à partir d'octobre 1892 ? Ainsi que diriger six concerts de vos œuvres ? ».

A l'automne de fin de siècle, Dvořák traverse l'Atlantique et s'installe à New York. Le choc est

violent. De la nature tchèque aux calmes forêts, il passe au rythme trépidant de la ville américaine ; une nervosité qui ne convient guère au compositeur rêveur. Il a le mal du pays et compose sans attendre sa neuvième symphonie qu'il nomme Nouveau Monde, « parce que c'est la toute première que j'ai écrite en Amérique », précise-t-il simplement. Si l'on trouve un poème américain, *Le chant de Hiawatha* de Henry Longfellow (que Dvořák connaissait bien avant de venir à New York) en guise de support littéraire, l'inspiration du compositeur va au-delà des commentaires que l'on accole habituellement à l'œuvre. Indiens, grands espaces, negro spiritual... Certes, mais les intentions de Dvořák sont sans doute encore plus vastes, plus universelles, plus musicales car, selon ses mots, « c'est une composition à direction absolue ». Pure, détachée d'un programme, comme chez Brahms ou Bruckner.

Dvořák restera trois ans en Amérique où il est fêté, admiré, célébré. Mais c'est pour lui, dans son for intérieur, un séjour en demi-teinte, angoissant, même si il écrit de grandes œuvres qui en disent long sur son vague à l'âme. Il compose en 1893 un cycle de mélodies, les Chants bibliques, dont les Psaumes mis en musique correspondent sans doute à son état d'esprit, tel un choix illustratif : « *Sur les bords des fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurions, en nous souvenant de Sion. (...) Comment chanterions-nous les cantiques de l'Eternel sur une terre étrangère ?* » Loin de sa Bohême, confronté au déracinement, à la fuite du temps et des êtres (son père, Tchaïkovski et Hans von Bülow viennent de mou-

« C'EST UNE COMPOSITION À DIRECTION ABSOLUE »

rir), le compositeur apparaît comme la figure du *Wanderer*, voyageur romantique en quête d'un ailleurs.

Un déracinement qui n'a rien d'une fatalité subie, qui est tout autre que l'exil. C'est une option existentielle face à la condition humaine, vécue comme une liberté créatrice héroïque qui libère l'homme du déterminisme pour ouvrir les voies d'un « retour », d'un cosmos. Dvořák a-t-il vécu ces années américaines comme une étape ? Avec grâce abrahamique et philosophique ? « *Va-t-en de ton pays, de ta patrie, de la maison de ton père et va vers le pays que je t'indiquerai* » (parole de Dieu envers

Abraham, Gn 12, 1). Avec ce départ, un tournant radical est vécu : le compositeur se fait commencement d'une transmission à venir, il

se hausse à la hauteur d'un héros, inaugurant une histoire nouvelle. Dvořák invente un monde, organique, épique, lyrique. Il se détache de son folklore de l'Europe centrale, ne puise pas dans celui de l'Amérique : il ouvre de nouvelles voies, cherche d'autres timbres, explore une multitude de thèmes. Est-ce cela ce nouveau monde ?

A la manière d'un Schönberg, des années plus tard, qui dira explorer de « nouvelles planètes » avec son deuxième quatuor ? Ainsi, chez Dvořák, le chant mélancolique du cor anglais, dans le deuxième mouvement – un chant sans parole – semble émerger directement du sombre choral de cuivres. Dans le Scherzo, les violents coups de timbales sont doublés par de cristallins appels de triangle, autant d'imaginations sonores parcourent la neuvième symphonie.

Et puisque le déracinement est avant tout une expérience

de la perte, Dvořák active sa mémoire, se souvient du pays natal, des thèmes musicaux de ses nombreux quatuors, de son trio *Dumky* et tant d'autres œuvres aux génies mélodiques. Que reste-t-il de ce folklore inventé et magnifié en 1892 ? Des lambeaux. Certes, il ne faut pas nier le souffle, le grandiose, la traversée de joie qui parcourt la symphonie. L'épique de ces pages en soulève plus d'un, les appels de cuivres, les longues phrases lyriques à l'expression directe et franche ont contribué au succès de l'œuvre. Le soir de la première, la divine symphonie fut applaudie à tout rompre, Dvořák intimidé par l'enthousiasme du public n'a pas voulu monter sur scène. Mais, cette neuvième est aussi, selon l'auteur de ces lignes, tragique, angoissée, interrompue. Musique de l'érosion, de l'épuisement. De l'inquiétude de l'inconnu. L'introduction de l'œuvre pose l'enjeu : choral désolé et sombre aux cordes entrecoupées par les cuivres qui sonnent le tragique, le drame à venir. L'expression et le caractère sont donnés dès les premières minutes. Ajoutons que l'œuvre, avec sa tonalité de mi mineur, parsemée de violents coups de

**LE SOIR DE LA PREMIÈRE, LA DIVINE
SYMPHONIE FUT APPLAUDIE TOUT
ROMPRE...**

timbales, ne trouve jamais une joie jubilatoire.

Schubert et Beethoven se sont arrêtés avant d'écrire une dixième symphonie. Dvořák n'ira pas plus loin avec le genre, ce qu'il avait à dire à l'orchestre, avec le temps symphonique, il l'écrit sur cette partition, avec rigueur et sans bousculer la forme. Ensuite, il préférera les petites pièces, le recueil pour piano, le poème symphonique ou la berceuse. Ce déraciné, dès qu'il fut arrivé sur le sol américain, a composé ce testament musical. Il a trouvé demeure dans sa symphonie, refuge dans cette terre intérieure et musicale, encore plus ancienne d'où il se savait parti, mais vers laquelle il retourne, une terre antérieure qui nous invite à croire que le génie, c'est la rigueur dans le désespoir.

Rodolphe Bruneau-Boulmier



L'histoire de la formation connaît un véritable tournant en 1938, lorsque Evgueni Mravinski est nommé Directeur musical

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE SAINT-PETERSBOURG

Fondé en 1882, l'Orchestre Philharmonique de Saint-Petersbourg est le plus ancien de Russie.

Donnés d'abord pour le tsar Alexandre III et sa cour, les concerts attirent peu à peu les grands compositeurs européens (Strauss y dirige une série de concerts en 1912).

La révolution de 1917 entraîne sa transformation en orchestre d'Etat, qui fusionne en 1918 avec l'Orchestre Philharmonique de Petrograd.

Suivent presque immédiatement de nombreuses tournées internationales, avec des chefs prestigieux (Otto Klemperer, Bruno Walter, Felix Weingartner), et la création d'œuvres comme la Symphonie Classique de Prokofiev ou les Symphonies de Chostakovitch.

L'histoire de la formation connaît un véritable tournant en 1938, lorsque Evgueni Mravinski est nommé Directeur musical, fonction qu'il occupera pendant cinquante ans.

C'est sous son règne que l'orchestre gagne véritable-

ment sa réputation internationale, à commencer par l'interprétation du répertoire russe. Yuri Temirkanov lui succède en 1988, et on lui doit l'organisation de magnifiques cycles thématiques consacrés notamment à Chostakovitch, Tchaïkovski et Prokofiev.

Parmi les engagements de l'orchestre ces dernières saisons, mentionnons l'ouverture de saison du Carnegie Hall, une vaste tournée en Russie, la création du *Requiem polonais* de Penderecki, des symphonies de Slo-nimsky et Tishchenko, d'une nouvelle symphonie de Segerstam, la première en Russie de la *Symphonie n° 5* de Gretchaninov, ainsi que de nombreux concerts dans le cadre de l'année France-Russie 2010.

Plus récemment, citons aussi les premières en Russie de *Il canto sospeso* de Luigi Nono, *Der Schneemann* de Korngold, et *The Third and Last Covenant* d'Obukhov.

*Sa carrière
l'a amené à diriger la
plupart des grandes
formations de la
planète*



YURI TEMIRKANOV

Né en 1938, Yuri Temirkanov commence la musique à neuf ans, et sort diplômé du Conservatoire de Leningrad en 1962 (violon et direction d'orchestre).

Il commence sa carrière au Théâtre Maly de Leningrad et remporte en 1968 le deuxième concours soviétique de direction d'orchestre.

En 1969, il devient directeur musical de l'Orchestre Symphonique de Leningrad avec lequel il effectue d'importantes tournées internationales.

Il est ensuite nommé directeur artistique et chef principal de l'Opéra du Kirov (Théâtre Mariinsky) en 1977.

La même année il commence à nouer des relations privilégiées avec les orchestres anglais, notamment le Royal Philharmonic Orchestra, dont il est principal chef invité pendant onze ans, et chef principal de 1992 à 1998.

Yuri Temirkanov a été nommé chef principal et directeur musical de l'Orchestre Philharmonique de Saint-Petersbourg en 1988, à la mort du légendaire Evgueni

Mravinski.

Sa carrière l'a amené à diriger la plupart des grandes formations de la planète : citons les Orchestres Philharmoniques de Berlin et Vienne, la Staatskapelle de Dresde, le London Philharmonic, le London Symphony, le Royal Concertgebouw, l'UBS Verbier Festival Orchestra et l'Orchestre de Santa Cecilia de Rome.

Souvent invité aux Etats-Unis, où il dirige les plus grands orchestres du pays, il a été directeur musical de l'Orchestre Symphonique de Baltimore de 2000 à 2006. Depuis 1998, il est également principal chef invité du Danish National Symphony Orchestra et chef principal invité du Théâtre du Bolchoï depuis la saison 2007-2008.

ANTONÍN *DVOŘÁK*

SYMPHONY No. 9 FROM THE NEW WORLD OP. 95

On the banks of the Vltava, through the Moravian plains, Dvořák sang his Slavonic Dances, capturing in his music the melancholy and gentle reverie of the countryside, the charm of those Bohemian threnodies, the ineffable *dumka* (musical rumination) that is sung at sunset. With Smetana, Janáček, Suk, he is the musical expression of his country.

But if this creator exalted national feeling, he never ceased his quest for other sonic universes, other worlds, not hesitating to expose himself to risks. From Russia to England by way of Berlin, Vienna, and Budapest, the artist – composer, orchestral musician, teacher – was widely renowned, admired in Europe, at the peak of his career, when he received a message asking him to accept the position of Director of the National Conservatory of Music in New York from October 1892 and conduct six concerts of his works.

As the nineteenth century drew to its end, Dvořák crossed the Atlantic and settled in New York. The culture shock was a violent one. From the Czech countryside

with its calm forests, he went to the throbbing rhythm of the American city, an agitation that was scarcely suited to the dreamy composer. He felt homesick, and at once composed his Ninth Symphony, which he subtitled ‘From the New World’, explaining simply ‘because it is the very first I have written in America’.

Although an American poem, *The Song of Hiawatha* by Henry Wadsworth Longfellow (which Dvořák was familiar with long before he came to New York) may be adduced in the guise of a literary support, the composer’s inspiration goes far beyond the commentaries that are normally inflicted on the work. Indians, wide open spaces, Negro spirituals . . . All that has its place, but Dvořák’s intentions are probably still wider in scope, more universal, more musical, for, as he put it, ‘it is a composition of an absolute tendency’. Pure, detached from any programme, as in Brahms or Bruckner.

Dvořák was to stay three years in America, where he was feted, admired, celebrated. But for him, in his heart of hearts, this was a period of mixed feelings, of an-

DVOŘÁK CROSSED THE ATLANTIC AND SETTLED IN NEW YORK

guish even, although he wrote a series of great works that speak eloquently of his soul-searching. In 1893 he composed a song cycle, the *Biblical Songs*, which sets a number of psalms that doubtless corresponded to his state of mind, including one particularly revealing choice: 'By the waters of Babylon, there we sat down and wept as we remembered Zion. . . . How shall we sing the Lord's song in a strange land?' Far from his native Bohemia, torn from his roots, confronted with the passage of time and of loved ones (his father and his friends Tchaikovsky and Hans von Bülow had all just died), the composer resembles the figure of the *Wanderer*, the Romantic traveller in search of an elusive land elsewhere.

This uprooting, though, is no inevitable fate to be suffered; it is quite different from exile. It is an existential option in the face of the human condition which one experiences as a heroic creative freedom that emancipates us from determinism and opens the way for a 'return', a cosmos. Did Dvořák experience these American years as a formative stage in his existence? With Abrahamic philosophical grace? 'Get thee out of thy country, and from thy kindred, and from thy father's house, unto a land that I will show thee' (God's words to Abraham, Genesis 12:1). With this departure, the composer lived out a radical change: he became the start of a transmission, of what was to come, he raised himself to the level of a hero, inaugurating a new history. Dvořák invented a world, organic, epic, lyrical. He detached himself from his central European folklore, but did not draw on America's:

« IT IS A COMPOSITION OF AN ABSOLUTE TENDENCY »

he blazed new trails, sought other timbres, explored a multitude of themes. Was this his new world?

Rather like Schoenberg, years later, who claimed to explore 'new planets' with his Second Quartet? Thus, in Dvořák, the melancholy song of the cor anglais in the second movement – a song without words – seems to emerge directly from the sombre brass chorale. In the Scherzo, the violent timpani onslaughts are coupled with crystalline triangle strokes, a touch typical of the sonic imagination that imbues the Ninth Symphony.

And since to be uprooted is above all to experience loss, Dvořák activates his memory, recalls his homeland, the musical themes of his numerous quartets, his *Dumky* Trio, and so many other works of melodic genius. What is left of this folklore invented and magnified

in 1892? Mere scraps. To be sure, one must not deny the sweep, the grandiosity, the explosions of joy that run through the symphony. The epic character of these pages has transported more than one listener; the brass calls, the long lyrical phrases with their open, direct expression have contributed to the work's success. On the night of the premiere, the divine symphony was received with torrents of applause, and Dvořák, intimidated by the audience's enthusiasm, refused to appear on the platform. But the Ninth is also, in this writer's opinion, tragic, anguished, interrupted. Music of erosion, of exhaustion. Of anxiety before the unknown. The work's introduction shows what is at stake: a desolate and sombre chorale on the strings, broken up by the brass sounding the note of tragedy, of the drama

to come. The expression and the character are set right from the first minutes. And it must be added that the work, with its key of E minor, studded with violent timpani strokes, never finds true jubilation.

Schubert and Beethoven stopped short of writing a tenth symphony. Dvořák was to go no further with the genre; what he had to say with the orchestra, with symphonic time, had already been inscribed in this score, with rigour and without disrupting the form. After this he was to prefer smaller pieces, sets of piano music, symphonic poems, lullabies. This uprooted figure, as soon as he arrived on American soil, composed his musical testament. He found a dwelling-place in his symphony, a refuge in this musical land within, still older, whence he knew he had departed, but whither he returned, a land that invites us to believe that genius is rigour in despair.

Rodolphe Bruneau-Boulmier

Translation: Charles Johnston



A turning point in its history came in 1938 when Evgeny Mravinsky was appointed Music Director

SAINT PETERSBURG PHILHARMONIC ORCHESTRA

Founded in 1882, the St Petersburg Philharmonic Orchestra is the oldest in Russia. Its concerts, initially given for Tsar Alexander III and his court, gradually came to attract the great European composers (Strauss conducted a series of concerts in 1912).

The Revolution of 1917 resulted in its being transformed into a state orchestra, which merged with the Petrograd Philharmonic Orchestra. This was followed almost immediately by numerous international tours with prestigious conductors (Otto Klemperer, Bruno Walter, Felix Weingartner) and the first performances of works like Prokofiev's *Classical Symphony* and the symphonies of Shostakovich.

A turning point in its history came in 1938 when Evgeny Mravinsky was appointed Music Director, a post he was to occupy for fifty years. It was during his reign that the orchestra truly gained its international reputation, notably for its interpretations of the Russian repertoire.

He was succeeded in 1988 by Yuri Temirkanov, who has organised magnificent thematic cycles devoted notably to Shostakovich, Tchaikovsky, and Prokofiev.

Among the orchestra's engagements over the past few seasons, particular mention should be made of the opening concert of the season at Carnegie Hall, an extended tour of Russia, the premiere of Penderecki's *Polish Requiem*, symphonies by Slonimsky and Tishchenko, and a new symphony by Segerstam, the Russian premiere of Grechaninov's Symphony no.5, and numerous concerts as part of the France-Russia Year in 2010.

More recently, the orchestra has given the first performances in Russia of Nono's *Il canto sospeso*, Korngold's *Der Schneemann*, and Obukhov's *The Third and Last Covenant*.

*His career
has given him the
opportunity to conduct
most of the world's
top formations*



YURI TEMIRKANOV

Born in 1938, Yuri Temirkanov began to study music at the age of nine, and graduated from the Leningrad Conservatory in 1962 (violin and conducting). He started his career at the Theatre Maly in Leningrad. In 1968 he won the second Soviet conducting competition.

In 1969 he became Music Director of the Leningrad Symphony Orchestra, with which he made important international tours. He was subsequently appointed Artistic Director and Principal Conductor of the Kirov Opera (Mariinsky Theatre) in 1977.

In the same year he began a close relationship with a number of British orchestras, notably the Royal Philharmonic Orchestra, of which he was Principal Guest Conductor for eleven years and Principal Conductor from 1992 to 1998. Yuri Temirkanov was appointed Principal Conductor and Music Director of the St Petersburg Philharmonic Orchestra in 1988, on the death of the legendary Evgeny Mravinsky.

His career has given him the opportunity to conduct most of the world's top formations, including the Berlin and Vienna Philharmonic Orchestras, the Staatskapelle Dresden, the London Philharmonic Orchestra, the London Symphony Orchestra, the Royal Concertgebouw Orchestra, the UBS Verbier Festival Orchestra, and the Orchestra dell'Accademia Nazionale di Santa Cecilia in Rome.

Yuri Temirkanov is often invited to the United States, where he appears with the leading orchestras; he was Music Director of the Baltimore Symphony Orchestra from 2000 to 2006. He has also been Principal Guest Conductor of the Danish National Symphony Orchestra since 1998 and of the Bolshoi Theatre since the 2007-08 season.